

La vérité vous rendra libres

A l'écoute
de quelques
figures bibliques

Jean-Jacques Meylan
Pasteur, Morges

PLAN

- Conte du petit renard
- Introduction – Définition
- Caïn et Abel, une fratrie brisée
- Jacob et ses fils, une famille brisée
- L’histoire de Joseph
- La vérité vous affranchira
- 30’000 ans ou 120 ans ?

Conte du petit renard qui faisait ses crottes dans ses culottes¹

Il était une fois un petit renardeau qui ressemblait à tous les petits renardeaux... sauf qu’il n’arrivait pas à se retenir. Il faisait ses crottes dans ses culottes. Vous savez, les petits renardeaux sont, non seulement intelligents, mais aussi d’une grande sensibilité. Si une parole, un regard, un geste de papa ou maman renard les blessent, cette peine se dépose tout au fond de leur ventre. Savez-vous ce qu’on peut trouver dans l’estomac d’un renardeau : des nouilles, des frites, du chocolat, du lapin... Mais il y a aussi des silences, des humiliations, des injustices, des colères, des peurs... Je vous laisse le soin d’imaginer le mélange que cela fait. Chocolat et colère, nouilles et humiliations, frites et injustices, lapin et peurs...

¹ D’après Jacques Salomé, *Contes à guérir – Contes à grandir*, éd. Albin Michel.

Lui n'a pas deux estomacs comme les vaches. Les vaches ruminent et repassent les émotions de la journée.... Elles ruminent jusqu'à ce que tout ait disparu. Lui n'a qu'un seul estomac... son second estomac, c'est sa tête, son cœur... Vous comprendrez que des fois il avait un urgent besoin de se libérer et alors il faisait ses crottes dans ses culottes. Bien malgré lui car il savait que papa renard et maman renarde n'aimaient pas ça... qu'il devait aller au pot. Il était triste... triste... Il essayait de le cacher... Mais il ne pouvait pas retenir... et ça lui faisait tant de bien de se libérer de tout ce que son estomac portait.

Oh ! Les conseils ne manquaient pas : les Yaka et les Taka s'en donnaient à cœur joie. Beaucoup lui avaient dit : « Tu devrais te maîtriser..., tu es bientôt adulte..., qu'est-ce qu'on va dire de toi..., tu es assez grand pour dominer tes sentiments... Voyons, domine-toi... ». Ce que personne n'avait compris, c'est que le petit renardeau avait bien senti tous les mystères, tous les secrets qui marquaient la vie de famille. Des mystères, des secrets dont il aurait tant aimé pouvoir parler... mais personne ne l'écoutait, ni ses frères, ni ses sœurs, ni ses parents... Comme personne ne l'écoutait vraiment, tout sortait au mauvais moment dans ses culottes. A votre avis, qu'est-ce qu'il aurait pu faire ? Peindre... dessiner... prendre des petits cailloux qui représentent tout ce qu'il garde en lui et jeter ces cailloux au loin. Ou encore découper dans un carton deux grandes oreilles pour dire à ses parents : « J'aimerais qu'on m'écoute, j'aimerais être entendu. J'aimerais que vous ne me donniez pas toute de suite vos bonnes réponses, mais que vous entendiez les interrogations difficiles qu'il y a dans mes questions. J'aimerais qu'on puisse parler vrai ensemble ».

Ainsi se termine le conte du petit renard qui n'arrivait pas à se retenir parce que sa maman et son papa retenaient trop de choses et qu'ils ne l'écoutaient pas.

Introduction — Définition

Le concept de « secret de famille » n'est pas mentionné dans la Bible. Mais celle-ci est riche de nombreux récits qui font allusion à des situations qui évoquent la présence d'un secret de famille. Je ne suis pas psychologue, ni psychothérapeute. Ma réflexion se développera essentiellement sur le terrain biblique. Néanmoins je crois que psychologie et théologie s'articulent. Elles concernent l'une et l'autre l'être humain ; ainsi, dans le respect de leur discipline réciproque, elles se complètent en offrant à l'homme une meilleure intelligence de sa nature et de sa destinée.

Rappelons qu'il y a des secrets utiles. Le secret médical, le secret pastoral, le secret de fonction, les secrets personnels qui contribuent à construire sa personnalité. Tous ces secrets sont des protections nécessaires. Ce n'est pas de ceux-ci dont je vais parler. Je veux évoquer les secrets pathologiques, ceux qui font souffrir, ceux qui cachent des vérités dont la divulgation serait nécessaire à l'harmonie personnelle et relationnelle des personnes concernées, les secrets qui créent un malaise, qui détruisent les relations.

A l'origine de tout secret de famille, il y a un événement perturbateur, un événement qui rompt le développement harmonieux de l'existence d'une personne ou d'un groupe de personnes. Lorsque cet événement est ressenti comme inavouable, il va être occulté et nié. C'est alors qu'un secret de famille « prend vie ». Tout événement fâcheux n'induit pas automatiquement un « secret de famille ». Pour qu'un événement devienne un secret de famille, il faut qu'il soit ressenti d'une gravité telle qu'il est impossible de le divulguer. Le reconnaître déstabiliserait, aux yeux des protagonistes, l'équilibre social du groupe concerné. Cet événement peut être un homicide, un enfant né hors mariage, un abus sexuel, un divorce, un inceste, un suicide, etc.

Nous pouvons ainsi esquisser une définition : **Un secret de famille est une manière inappropriée de se situer face à un événement perturbateur.**

Le secret de famille prive le groupe d'une dynamique relationnelle harmonieuse faite de transactions construites sur l'authenticité, la confiance et la bienveillance mutuelles. Lorsque ces conditions ne paraissent pas réunies, il s'instaure alors une dynamique de secret qui vise à préserver les relations tout en occultant certains épisodes de l'existence. Vouloir préserver en cachant, c'est la motivation qui donne naissance à un secret de famille. Mais, paradoxalement, le résultat va à l'encontre du but recherché.

Si la Bible ne parle pas explicitement de secret de famille, elle évoque, par contre, de nombreuses situations de crises personnelles ou relationnelles. Paroles de vie pour une humanité enténébrée, la Bible apporte un message de lumière qui éclaire l'obscurité de nos relations fracturées. Aussi, la Bible, sans complaisance, présente de nombreuses situations perturbées, afin de délivrer le message libérateur qui invite à les dépasser. A l'amont de tout « secret de famille » la Bible repère la cause plus fondamentale qui détermine les sentiments et les actions humaines : le péché. Pour prendre une métaphore moderne, je comparerai le péché à une sorte de « code caché » qui détermine les actions humaines. Cette image, tirée de l'informatique, évoque le fait que la mise en œuvre d'un programme informatique est influencée par une série de codes invisibles. Vous utilisez votre traitement de texte, vous vous appliquez à rédiger soigneusement un texte important, vous le relisez et vous découvrez que votre ordinateur a modifié votre pensée. Il a inscrit un mot à la place d'un autre. Il a introduit un style alors que vous avez cherché à en appliquer un autre. Bref, il y a dans votre logiciel, des codes préinscrits qu'il faut pouvoir maîtriser... mais cela est caché aux ignorants...

Nos personnalités, nos choix, nos fonctionnements, nos attitudes, tout ce que nous sommes et ce que nous faisons est sans cesse parasité par des codes cachés. L'être humain souhaite être raisonnable, guidé par sa sagesse ; cependant il reste un être de passions. Les codes cachés sont constitutifs de son fonctionnement. Certains de ces codes sont positifs. Ils incitent à la générosité, à une attitude altruiste, paisible, bienveillante, etc. D'autres codes cachés font souffrir. Ils sont agressifs, ingrats, malveillants. Ils détruisent les relations, au niveau familial, ou plus généralement sur le plan interpersonnel. C'est de cette seconde catégorie dont je vais surtout parler. Je prendrai deux exemples bibliques. Celui du conflit fratricide entre Caïn et Abel et celui de la crise familiale survenue dans le clan de Jacob.

Caïn et Abel, une fratrie brisée

Nous connaissons leur tragique histoire relatée au chapitre 4 de la Genèse. Caïn et Abel sont deux frères qui en viennent aux mains avec une violence telle que le cadet est tué par son aîné. La mort d'Abel inaugure le meurtre sur la terre. Un événement destructeur par excellence. Ce n'est pas à proprement parler un secret de famille. C'est l'exemple type d'une fracture dont il vaut la peine d'étudier les composantes.

Où est le secret de famille dans ce texte, où est le code caché ? En français, il est vraiment caché. En hébreu, par contre, il se laisse percevoir. Littéralement, **Caïn** signifie : « *j'ai acquis* ». **Abel** signifie « *vapeur, buée, vanité* ». Pourquoi madame Ève a-t-elle donné de tels noms à ses deux fils ? Mystère. D'abord, pourquoi est-ce elle qui prend l'initiative de donner les noms aux enfants ? Second mystère. On observe simplement qu'Adam est absent. L'accouche-

ment étant le fait d'Ève, c'est elle qui s'approprie le droit de donner le nom à ses enfants. Donc c'est Ève seule qui nomme son aîné Caïn en affirmant : « *J'ai créé un homme grâce au Seigneur* ». Puis elle nomme son cadet « Abel ».

Le premier fils, Caïn, est accueilli par une explosion de joie. Source de fierté maternelle : « *Je suis capable de produire la vie* ». En mettant un fils au monde, Eve expérimente la bénédiction de Dieu à l'œuvre au travers d'elle. « *Croissez et multipliez...* » avait dit le Seigneur. La parole de Dieu s'accomplit dans l'enfantement de Caïn. Le second fils semble être celui de la déception. Que s'est-il passé ? Mystère. Les attentes liées au premier ne se sont peut-être pas accomplies. Abel est ressenti comme un gêneur. Abel vient au monde comme quelqu'un de trop, de non désiré. Alors on l'appelle souffle, vanité, buée.

L'un est agriculteur, l'autre berger. L'occasion de vivre en harmonie et de se compléter. Abel inaugure la fratrie qui pourrait devenir fraternité. Cependant il prive Caïn de l'exclusivité. Il le prive de la possibilité de tout avoir en sa possession. Tout pour lui et pour lui seul. Il faudra partager, il faudra apprendre les limites, les compromis. Caïn ressent de plus en plus que, pour Adam et Eve, Abel est un surplus, un ajout, et pour lui-même, une menace, une embûche, un obstacle à son rêve de toute puissance.

Une petite histoire vraie. Dans une famille un jeune fiancé vient présenter sa fiancée à son père. La famille est réunie. Le père présente ses enfants à la fiancée intimidée. Lorsque vient le tour de l'aîné à être présenté, il dit : « *voici mon plus beau – mon plus grand – mon plus intelligent...* » « Ce n'était pas son fiancé, elle avait eu le malheur d'aimer le cadet !

On devine la suite de l'histoire de Caïn et Abel. Cette suite, on l'observe souvent dans la rue, dans les préaux

scolaires. *« Mon père est agent de police, il est directeur d'usine – Oh lui, son père est chômeur, employé, et celui-là, sa mère fait le trottoir, et lui c'est un émigré... Tire-toi, casse- toi, tu me gênes... »*

Caïn est très fâché contre son frère. Il observe que le sacrifice de son frère plaît à Dieu et pas le sien. Caïn n'y voit qu'une discrimination, il ne pense pas que cela pourrait résulter de la pédagogie divine. Pourtant Caïn est un privilégié. Il a un immense avantage sur son frère Abel. Dieu lui a parlé. Il a entendu sa voix qui s'est adressée personnellement à lui. Dieu lui a dit quelque chose qui ressemble à cela: *« Fais attention, tu es en danger, va parler à ton frère, il t'expliquera, vous comprendrez ainsi ce que vous devez apprendre »*. Caïn a entendu Dieu lui parler. Il connaît l'existence d'une voix, une parole qui peut devenir pour lui libératrice. Il sait qu'il est invité à répondre à cette parole. Il peut entrer en dialogue avec cette voix. Il peut lui dire son trouble, sa colère, ses incompréhensions pour entendre une réponse qui va éclairer et pacifier sa vie. Mais Caïn s'est fermé à ce dialogue.

« Pourquoi t'irrites-tu ? Et pourquoi ton visage est-il abattu ? Si tu n'agis pas bien, le péché, tapi à ta porte, te désire. Mais toi, domine-le... Si tu agis bien, ne le relèves-tu pas ? »²

Pourquoi marcher la tête basse ? Pourquoi as-tu le regard ombrageux de ceux qui veulent faire un mauvais coup ? Si tu agis bien, tu marcheras la tête droite. Certes le péché est à ta porte, tapi dans l'ombre. Le péché te réclame pour lui... mais toi domine-le ! Domine ton impulsion ! Domine tes instincts ! Il y a une faute tapie dans l'ombre, une faute qui te menace, résiste-lui, sinon elle va t'engloutir. La faute,

² Genèse 4.7

quelle faute ? La même que celle de toujours : se croire tout puissant, vouloir évincer l'autre, ne pas accepter la limite, la différence originelle. Comment échapper à cette faute ? Comment la neutraliser ? En entendant et en recevant la voix qui lui parle. Entendre Dieu parler, recevoir et accueillir le « parler de Dieu », c'est le chemin thérapeutique qui arrache à l'enfermement mortel de la violence narcissique.

Quand l'homme n'est plus capable de parler avec Dieu, il est en grave danger. Quand l'homme n'est plus capable de parler avec Dieu, il n'est pas capable de parler avec son frère³. Tout en sachant que la parole fait vivre, Caïn ne veut pas, ou ne peut pas accéder à cette parole vis-à-vis de son frère. D'ailleurs, comment voulez-vous que « Fait avec l'aide de Dieu » parle à « Buée » ?

Caïn sort avec l'intention de parler... mais il n'a pas accès à la parole. C'est un handicap de la parole. La violence l'a déjà totalement enfermé dans sa prison maudite. Caïn sort avec l'intention de parler... mais il n'y aura pas de dialogue entre Caïn et Abel... tout au plus des vociférations de Caïn. C'est pourquoi, disent les rabbins, ces paroles, s'il y en a eu, n'ont pas été rapportées. Quand nous parlons sur un ton qui n'admet pas de réplique, lorsque nous sommes catégoriques, sans attendre la réflexion de l'autre, nous ressemblons à Caïn. Caïn n'a fait que de monologuer. Les mots ne lui ont pas servi à entrer en communication. Les mots deviennent déjà des armes qui préparent le crime.

La parole est ce que Dieu a donné à l'homme pour l'humaniser, pour en faire son image. Le premier péché est la perversion de la parole. Ce qui meurt par le péché originel, c'est l'aptitude à être-avec-l'autre ensemble dans et par la parole⁴. La perversion de la parole est plus qu'un péché,

³ Enzo Bianchi, *Adam, où es-tu ?*, Le Cerf, p.222.

⁴ Marie Balmay, *ABEL ou la traversée de l'Eden*, Grasset, p.167.

c'est un crime, car elle tue l'autre, elle annule l'autre. Ce qui n'est pas formulé verbalement se manifeste sous d'autres formes. Caïn sort pour parler à son frère... et il le tue. On ne parle pas à buée. On élimine ce gêneur. Et ainsi la terre connut son premier crime.

Les codes cachés qu'Eve portait au fond d'elle sont devenus autant de secrets qui ont perturbé la relation entre les frères et ont porté leurs fruits de mort. Secret de famille... Codes cachés... Cette histoire est une invitation à travailler sur soi-même pour éprouver les sentiments et les pensées de son cœur, afin d'accéder à la parole qui libère.

Ouverture :

Aucun aspect de la vie n'est exempt de l'influence d'un «code caché». Certains de ces codes sont favorables à l'épanouissement et à l'harmonie sociale lorsqu'ils sont le fruit d'expériences heureuses et positives. Par exemple, une personne éduquée dans une famille généreuse pourra spontanément développer des réflexes de générosité. Par contre d'autres codes sont destructeurs lorsqu'ils sont induits par des expériences douloureuses, des blessures, des préjugés hérités dans le milieu familial. Par exemple un enfant rejeté par ses parents, voire chassé de la maison par sa mère peut développer des positionnements sociaux marqués par le rejet, l'intolérance, la difficulté de créer des liens et la répétition de scénarios de rupture. Sans être exhaustif, je repère cinq domaines qui peuvent générer des codes cachés :

— **La dynamique familiale**, être membre d'une famille influente ou au contraire d'une famille effacée, sa place dans la fratrie, le style de vie de la famille.

— **La situation sociale**

- **La situation professionnelle**
- **La sensibilité politique**
- **La sensibilité spirituelle**

Ces différents facteurs se conjuguent avec la personnalité de chacun. Être optimiste, pessimiste, dominateur, soumis, introverti, fort, faible, sont autant d'aspects de la personnalité qui vont dicter des codes puis des comportements particuliers. La place dans la fratrie, le fait d'être l'aîné(e), le(la) cadet(te), celui(elle) du milieu, vont déterminer encore d'autres codes. La situation familiale, parents divorcés, famille unie, famille monoparentale, sont d'autres facteurs influents. A cela il convient encore d'ajouter les aptitudes scolaires, professionnelles, l'influence de l'environnement. Les paramètres qui influencent nos codes cachés sont quasi infinis.

Quelques exemples :

- Appartenir à une « grande famille », une famille influente dans l'histoire et le développement de l'Église, peut inciter à imposer son point de vue pour orienter la marche de l'Église. Comme cette famille s'est engagée avec beaucoup de zèle dans la vie de la communauté, cette attitude peut être ressentie comme normale et positive. Mais elle peut aussi devenir écrasante lorsque cette famille se croit indispensable au développement de l'Église.

Dans une communauté, lors d'une réunion informelle au sujet de la vie de l'Église, l'une des figures de l'Église prend la parole et s'adresse au pasteur: « Oh ! On sait bien que vous n'avez pas les qualifications pour un ministère pastoral »... Stupeur...

- On repère dans les dynamiques familiales comme dans celles des Églises, des lignées de personnalités

fortes et dominantes qui côtoient des lignées de personnalités faibles et soumises. Cela résulte d'observations qui avaient probablement leur pertinence à un certain moment. Mais lorsque ces accents se perpétuent de générations en générations ils provoquent des attitudes discriminatoires. Préjugés favorables à l'égard des dominants. Préjugés dépréciateurs à l'égard des dominés. Naturellement, il est bien difficile de rompre de tels préjugés.

Deux frères se côtoyaient depuis plus de trente ans dans la même Église. L'un était une forte personnalité, l'autre plus effacé. Le premier régentaient la vie de l'Église et occupait les premières places. Son frère aurait aussi aimé présider une sainte Cène. Ce scénario s'est reproduit sur leurs descendants jusqu'à ce que les membres de la génération suivante quittent l'Église pour trouver ailleurs une reconnaissance.

- On repère dans les dynamiques familiales comme dans celles des Églises des modes de fonctionnement hérités d'expériences passées. Il existe des familles ou des Églises qui fonctionnent sur un mode très autoritaire. Ce mode force à des controverses parfois vigoureuses. D'autres, au contraire, fonctionnent d'une manière plus orientée vers la concertation.

Dans une communauté quelqu'un avait l'habitude d'être très agressif lors des Assemblées d'Église. Il avait hérité ce mode de fonctionnement lors d'une précédente expérience dans une autre communauté. Il a fallu lui dire: «Tu peux rentrer tes pistolets, ici on a l'habitude de se parler... et non pas de se tirer dessus».

- Certaines personnalités sont systématiquement dans une position d'opposant. Elles ressentent toute proposition, toute opinion distincte de la leur comme une opposition, un acte belliqueux.

Tu n'es pas d'accord avec moi... donc tu veux la guerre... alors tu l'auras...

- A l'inverse, certaines personnalités se positionnent en victimes.

De toute façon je ne vauz rien, je ne réussirai pas, je suis incompetent...

- La situation sociale, la situation professionnelle sont des facteurs importants qui induisent des codes cachés souvent peu visibles mais terriblement corrosifs.

Lors d'une réunion sur le thème de la mission, il avait été proposé une boîte à questions. Il s'y trouve trois questions. Au moment d'y répondre, l'orateur fusionne deux d'entre elles. A la fin de la réunion quelqu'un vient l'interpeller. « C'est parce que je suis un ouvrier que vous n'avez pas pris en compte ma question... Elle n'était pas assez bien posée? » Stupeur... les questions étaient anonymes!

• **La sensibilité spirituelle**

Nos Églises sont marquées par une infinité d'opinions sur les divers sujets qui les préoccupent. Ces opinions sont souvent l'expression de codes cachés. Cette diversité pose alors la question de l'unité de l'Église. Une unité toujours à construire qui demande à ses membres de prendre conscience de leurs codes cachés afin d'œuvrer ensemble à l'unité de l'Église.

L'Église primitive a aussi été concernée par cette dynamique. Elle a été marquée par l'opposition entre la position conservatrice du respect des règles alimentaires de la Torah et la position novatrice qui s'est émancipée de ces règles. L'apôtre Jacques défendait la position conservatrice, car il voulait à tout prix garder des liens fraternels avec le

Temple et la Synagogue. L'apôtre Paul prêchait la liberté par rapport aux règles alimentaires. Il avait fait de cette émancipation le signe même de l'acceptation de l'Évangile de Jésus-Christ qui nous libère de la justification par la loi. L'apôtre Pierre avait une position intermédiaire. Des hommes ont suivi Paul à Corinthe et en Galatie pour enseigner dans ces Églises la nécessité de respecter les règles alimentaires de la Torah. A Antioche, Paul et Barnabas vivent l'Évangile libérateur de Jésus-Christ. Pierre leur rend visite et partage leur liberté. Pierre n'a-t-il pas vécu l'expérience de Joppé chez Simon le corroyeur et chez Corneille ? Surviennent des envoyés de Jacques. Subitement Pierre se tient à l'écart. Il ne veut plus se souiller avec les non-Juifs. Il entraîne dans son hypocrisie Barnabas, ce qui lui vaut la colère de Paul. Les apôtres ont dû développer des prodiges de diplomatie, de conviction pour que l'Église primitive reste unie sur ces questions si difficiles. De nos jours les controverses portent sur d'autres thèmes. Mais la dynamique en est toujours la même. Le défi reste aussi le même. Comment garder l'unité sur l'essentiel et respecter la diversité sur les points secondaires ?

Jacob et ses fils, une famille brisée

Oh famille... que n'a-t-on pas dit à ton sujet ? La famille, lieu de vie protecteur, de reconnaissance, de bonheur et d'épanouissement... pour ceux et celles qui en partagent les valeurs. La famille, lieu de rejet, d'humiliation, d'incompréhension et de souffrance... pour ceux et celles qui en sont exclus. La famille est un système, tel un «Lego», dont les pièces s'emboîtent car elles trouvent bénéfice à être ainsi reliées les unes aux autres. Chacun y trouve sécurité, solidarité et affection,... pour autant qu'il respecte les codes d'honneur de la famille. La famille, édifice

soigneusement colmaté pour que les générations suivantes gardent intact l'héritage par peur que tout ne s'effondre. Lieu où les comportements offensants sont blanchis afin de couvrir les égarements... de ses membres qui en sont protégés et intégrés. Par contre, malheur à « la brebis égarée », étrangère aux règles dominantes de la famille. Elle en sera bien vite rejetée.

Ainsi, lorsqu'un événement perturbateur a été vécu, un inceste, un viol, un abus de toute nature, toute la famille en est touchée. Toute la famille est contaminée par l'événement dont on tait l'existence. Toutes les rencontres, les fêtes, les sorties dominicales, portent le poids muet du non-dit. L'événement nié va peser de tout son poids sur la dynamique familiale. La victime, en particulier, est condamnée à refouler cet événement au-dedans d'elle. Les autres membres de la famille s'évertuent à faire en sorte que le secret, bien connu de tous, ne soit justement pas mis en lumière.

Un père a abusé de l'un de ses enfants. On connaît bien les phrases rituelles que la famille va professer en une telle circonstance: « Voyons,... Edouard, Joséphine, il faut comprendre ton père... sois raisonnable... arrête de penser à ça... c'est du passé... Ton père aussi a souffert. Quand il mourra, ses souffrances seront enfin terminées... Et le secret connu de tous va rester bien enfoui, la victime n'étant pas autorisée à en parler.

Des familles développent des prodiges d'imagination pour esquiver les vérités qu'elles veulent étouffer. A l'inverse, d'autres ont le courage de dire vrai. Deux exemples: Un faire-part de décès de ce mois de janvier annonce explicitement qu'il s'agit d'un suicide. Ce même mois de janvier 2005, Mandela a le courage et la franchise d'annoncer que son fils, décédé récemment, est mort du sida.

L'histoire de Joseph

L'histoire de Joseph est l'exemple biblique par excellence d'un secret de famille et de ses ravages. Il s'agit d'une longue histoire rapportée aux ch. 37 à 50 de la Genèse. Joseph est le onzième fils de Jacob. Il a dix-sept ans au moment où son histoire nous est rapportée. Dix-sept ans, c'est l'âge d'une certaine naïveté, rêve d'un monde à découvrir, d'expériences à tenter. Dans sa candeur, Joseph raconte à ses frères ses songes nocturnes dans lesquels il imagine ses frères prosternés devant lui. Toute vérité n'est pas bonne à dire si on veut respecter les codes familiaux ! Bien sûr que les frères bondissent de jalousie et de colère en entendant ces songes. Ils bondissent comme Caïn a bondit en voyant que Dieu agréait le sacrifice d'Abel et non le sien. Ce n'est pas nécessairement grave de bondir de colère... pour autant que cette colère produise une confrontation constructive. Or, comme avec Caïn, il n'y a aucune parole échangée entre les frères. Il n'y a pas de demande d'explication, pas de clarification. Le scénario se répète.

Les frères veulent se débarrasser du petit prétentieux. Ils sont prêts à le tuer. Finalement ils saisissent l'occasion de le vendre à une caravane qui s'achemine vers l'Égypte.

Le décor est posé. Le secret de famille est scellé. Un secret lourd à porter pour les deux parties. Il pèsera sur le cœur de Joseph du poids d'une injustice intolérable. Une cruelle injustice qui va le priver de ses attaches familiales et fracturer sa trajectoire de vie. Ce secret pèsera aussi lourd sur le cœur des frères comme le poids d'une trahison, du déchaînement d'une violence sauvage. Le poids aussi d'une confiance à tout jamais rompue, la peur d'être eux aussi victimes de la vindicte du groupe, la culpabilité d'un homicide. Un secret qui sera lourd à porter pour Jacob, le patriarche de la famille, qui va rapidement sentir combien

l'histoire que ses fils lui rapportent est suspecte, mais il est impuissant à la dénouer.

L'auteur de la Genèse s'intéresse plus particulièrement à Joseph. Joseph est une figure exemplaire. Non pas tant exemplaire au sens de vertueux. Bien sûr que la vertu de Joseph est fortement soulignée. Mais ce qui est plus particulièrement souligné, c'est l'origine de cette vie exemplaire. La force de Joseph est d'être un homme « en relation ».

Dieu est relation. La relation est ce qu'il y a de plus cher au cœur de Dieu. Le mal, Satan est le diviseur, celui qui rompt la relation. Joseph reste envers et contre tout un homme en lien, en lien avec son Dieu, en lien avec lui-même, en lien avec ceux qui l'entourent. La vie est dans la relation vraie avec Dieu, avec soi-même et avec les autres.

*L'Eternel fut avec Joseph, et il étendit sur lui sa **bonté**. Il le mit en **faveur** aux yeux du chef de la prison. Et le chef de la prison plaça sous sa surveillance tous les prisonniers qui étaient dans la prison; et rien ne s'y faisait que par lui. Le chef de la prison ne prenait aucune connaissance de ce que Joseph avait en main, parce que l'Eternel était avec lui. Et l'Eternel donnait de la réussite à ce qu'il faisait. (Genèse 39.21-23)*

Bonté et faveur sont les dons que Dieu offre à Joseph. Bonté et faveur malgré les circonstances dramatiques de sa vie. Je dirais, et c'est là tout le paradoxe, bonté et faveur au cœur de ces circonstances difficiles. Mais l'essentiel se situe dans le fait que Joseph a accueilli cette bonté. Joseph vit de la bonté et de la faveur de Dieu. Il s'en est imprégné. Il aurait pu se plaindre. Il aurait pu développer de l'amertume face à l'injustice de ses frères, à l'exil, à la privation de son père, aux mensonges de la femme de Potiphar, à l'injustice de Potiphar. Les circonstances de sa vie auraient eu de quoi le décourager. Or, la force de Joseph consiste

précisément à placer la bonté de Dieu au-dessus de toutes les difficultés de la vie. Joseph est illuminé de la présence de Dieu. Il vit de la bonté et de la faveur de Dieu.

Joseph est ainsi un homme qui garde toujours ouvert le chemin de la parole. Partout on le voit en échanges verbaux avec autrui. Il parle avec son Dieu, Il parle avec ses compagnons de captivité, avec l'échanson et le panetier du Pharaon. Il parle avec le chef de la prison. Il parle avec le Pharaon.

*Avant les années de famine, il naquit à Joseph deux fils, que lui enfanta Asnath, fille de Poti-Phéra, prêtre d'On. **Joseph donna au premier-né le nom de Manassé, car, dit-il, Dieu m'a fait oublier toutes mes peines et toute la maison de mon père. Et il donna au second le nom d'Ephraïm, car, dit-il, Dieu m'a rendu fécond dans le pays de mon affliction.** (Genèse 41.50-52)*

Joseph est un homme authentique, vrai. Il a deux fils. Ils sont la joie de sa vie. Mais cette joie reste inscrite sur un fond de souffrance. Il donne à ses fils des noms qui sonnent vrais. Donner des noms vrais c'est ouvrir à une filiation vraie. Le nom de ses fils dira vrai sur lui-même. Ce n'est pas leur faire porter abusivement l'histoire du père. De toute manière ils auraient porté cette histoire. C'est leur permettre de la porter en vérité, donc de la porter en la maîtrisant, en l'appropriant. Et non pas en la subissant comme quelque chose qu'on doit taire parce qu'elle serait honteuse.

Vingt-cinq ans après la vente de Joseph, la famine contraint ses frères à descendre en Egypte. Vingt-cinq ans, c'est long. Pourtant le temps n'est jamais, par lui-même, suffisant pour guérir les plaies. Toute guérison demande un travail spirituel et thérapeutique. Joseph joue le rôle de thérapeute à l'égard de ses frères, pour les faire accéder à

la conscience de ce qui est vrai, dans le but d'assumer cette vérité. Joseph n'est pas un justicier qui veut tirer vengeance du mal qu'il a subi. La vérité doit être mise en lumière non pas pour en accabler les coupables, mais pour les placer dans la présence de Dieu. Dieu seul peut dénouer les blocages de nos fautes et de nos fractures. Joseph veut que la vérité soit dite. Non pas dans l'absolu, pour elle-même, par simple envie d'obtenir et de faire justice. Non, pour Joseph, la vérité doit apparaître dans la présence de Dieu. La faute placée dans la présence de Dieu prend alors une tout autre dimension. Elle était porteuse de mal, de mort ; elle devient alors opportunité de salut. C'est la présence de Dieu et son action qui réorientent le cours de l'histoire et redressent les ruines de nos fractures.

Vous aviez médité de me faire du mal : Dieu l'a changé en bien. (Genèse 50.20)

A un moment du processus, Jacob, le père de famille, retombe dans le mensonge et la dissimulation.

Pourquoi avez-vous dit que vous aviez encore un frère ? (Genèse 43.6)

Jacob, « le trompeur », pense pouvoir encore s'en sortir grâce à un mensonge. Non, l'heure de la vérité a sonné... non pas la vérité qui condamne, mais la vérité qui guérit, la vérité qui libère. De l'histoire de Joseph, nous pouvons tirer deux pistes.

A) Une grande spiritualité

Un secret de famille résulte d'une question spirituelle puisqu'il met en jeu les relations et la vie du groupe. C'est, à la base, un problème spirituel dans le sens où le spirituel exprime la sauvegarde de la vie qui vient de Dieu. À problème spirituel, solution spirituelle.

Joseph est resté fermement enraciné sur le terrain de la foi. Il garde intacte sa relation vivante avec son Dieu. Toutes ses peines, toutes les injustices subies n'ont jamais altéré sa relation avec Dieu. Il aurait certainement eu toutes les raisons d'en vouloir à Dieu, le rendre responsable de ses malheurs. Cela lui aurait probablement procuré un soulagement passager. Accuser quiconque des malheurs que nous vivons donne l'impression de nous blanchir et procure un certain soulagement. Mais en agissant ainsi, il se serait trompé d'adversaire. Dieu a toujours été de son côté. Dieu reste proche de celui qui souffre. Joseph est resté du côté de Dieu. Il est resté son ami. Et cette amitié indéfectible lui a procuré le ressourcement dont il avait besoin. Joseph a littéralement vécu de la grâce de Dieu, de sa miséricorde et de sa bienveillance. Les circonstances de sa vie ont été injustes, ingrates, cruelles. Joseph savait qu'il trouverait toujours auprès de Dieu l'oasis de grâce et de bienveillance qui l'aiderait à survivre et à traverser ses épreuves.

Les victimes d'un secret de famille ressentent que toute leur personne, toute leur existence a été entachée par l'offense, par l'événement perturbateur. Elles vont porter le poids de cet événement toute leur vie... parfois dans l'attente d'une vengeance réparatrice. Or tout cela n'est qu'illusion. Aucune vengeance ne répare quoi que ce soit. Seule la miséricorde de Dieu vécue au quotidien restitue à la vie.

B) Un parler vrai

Une profonde spiritualité ne conduit pas à faire l'économie du « parler vrai ». La spiritualité n'est pas une amnésie, une fuite hors des réalités, une annulation des difficultés. Rien de pire qu'une spiritualité qui refuse de regarder les réalités en face. Elle se transformerait en une idéologie néfaste. Reconnaître et verbaliser sa peine va de pair avec accueillir et confesser la consolation.

Cette attitude de cœur est signifiée, nous l'avons vu, par les noms que Joseph a donnés à ses enfants. Joseph a verbalisé sa peine en donnant à ses enfants des noms qui disent sa souffrance. Cela ne les enferme pas mais rend accessible à un parler vrai pour accéder à la liberté.

Parler vrai, agir vrai, c'est agir en vue de solutionner la pathologie induite par le secret. Parler vrai, agir vrai, c'est cheminer, c'est travailler à ouvrir un chemin de restauration des relations détruites. Et là, Joseph entreprend un vrai travail thérapeutique avec ses frères. Il aurait pu minimiser leur faute. Il aurait pu escamoter le processus de prise de conscience en signifiant spontanément à ses frères le pardon qu'il leur accordait. Rien de cela. Joseph prend soin de leur faire parcourir un itinéraire thérapeutique pour les amener à vivre des prises de conscience salutaires. Un itinéraire dans lequel les frères vont revivre une situation à l'image de celle du meurtre initial, mais cette fois ils agiront d'une manière noble⁵. C'est seulement au bout de ce chemin que pourra s'inscrire la réconciliation.

La vérité vous affranchira

On l'a vu, la présence d'un secret de famille perturbe les personnes concernées. De même, les codes cachés qui sont à l'origine des choix de vie et des comportements négatifs, sont la cause de beaucoup de souffrances. Ils sont d'autant plus douloureux qu'ils semblent échapper à la connaissance et à la volonté de la personne concernée. Ils sont comme des prisons qui l'enferment et la tiennent captive.

⁵ Je fais allusion ici de la mise en scène du vol de la coupe royale qui a été retrouvée dans le sac de Benjamin. Ce vol aurait autorisé Joseph à le jeter en prison. Contrairement à ce qui s'était passé trente ans auparavant, les frères se solidariserent avec Benjamin. L'un d'eux, Juda, proposa même de devenir prisonnier et esclave à la place de son frère. Voir Genèse 44.

Ce sentiment de dépendance, d'aliénation, de privation de liberté est fort bien décrit par l'apôtre Paul dans sa lettre aux Romains. En voici un résumé succinct.

Au chapitre 5, Paul présente le message de la grâce. Gracié par Jésus-Christ, l'homme peut se présenter librement devant Dieu. Ses péchés ne sont plus des obstacles à la miséricorde de Dieu. Or ses lecteurs pourraient en déduire que le don de la grâce étant tellement surabondant, ils pourraient pécher sans aucun scrupule. Paul dénonce cet argument en rappelant que le baptême les a introduits dans une dynamique de libération face au péché. En évoquant cette liberté, Paul reconnaît cependant combien le péché est une puissance tenace dont il est difficile de se dégager, tellement difficile qu'il aura ce cri du cœur :

Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas.... Misérable que je suis ! Qui me délivrera du corps de cette mort ? (Romains 7.9, 24)

Ne pas faire le bien que l'on désire faire, être contraint au mal que l'on réproouve, c'est bien l'indice de la présence d'un code caché qui pèse sur son existence de tout son poids. Quelle issue trouver à ce dilemme ?

Grâces soient rendues à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur ! (Romains 7.25)

Cette proclamation suit immédiatement l'appel au secours de Paul. Elle est la réponse à son cri. Lorsque le Christ devient le Seigneur de notre vie, Dieu lui-même, en Jésus-Christ habite notre existence d'une grâce nouvelle. Cette grâce sera à l'origine d'une dynamique de restauration et de liberté.

Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées ; voici, toutes choses sont devenues nouvelles. Et tout cela vient de Dieu, qui nous a réconciliés avec lui par Christ. (2 Corinthiens 5.17-18)

Promesse de liberté : *Si le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres.*

Comme Jésus parlait ainsi, plusieurs crurent en lui. Et il dit aux Juifs qui avaient cru en lui : Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples ; vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira. Ils lui répondirent : nous sommes la postérité d'Abraham, et nous ne fûmes jamais esclaves de personne ; comment dis-tu : vous deviendrez libres ? En vérité, en vérité, je vous le dis, leur répliqua Jésus, quiconque se livre au péché est esclave du péché. Or, l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison ; le fils y demeure toujours. Si donc le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres. (Jean 8.30-36)

Encore faut-il que cette liberté devienne opérante ! Et pour cela il faut d'abord reconnaître avec lucidité notre dépendance des codes cachés. Reconnaître notre condition d'esclave et souhaiter l'abandonner. Or cela n'est pas évident. Il arrive que l'on préfère une prison dont la cellule nous est familière aux risques d'une liberté inconnue. C'est apparemment la réaction des Juifs qui ne comprennent pas l'appel à la liberté que Jésus leur adresse.

— *Qu'est-ce qui te permets de soupçonner que nous ne sommes pas libres ? Tu te trompes, nous sommes des hommes et des femmes libres.*

— *Ah, oui !... et pourquoi donc ?*

— *Simplement parce que nous sommes de la famille d'Abraham.*

Jésus promet la liberté aux Juifs qui ont cru en lui en les invitant à demeurer dans sa parole. Eux objectent : « *Nous sommes Fils d'Abraham, nous sommes membres de l'estimable famille d'Abraham* ». Jésus parle de communion...

eux objectent en citant leur appartenance à un groupe social. Jésus parle de la dynamique d'être en relation avec lui... eux objectent en rappelant leur appartenance à une famille spirituelle.

On retrouve cette même forme de pensée dans l'Église de Corinthe. Paul évangélise la ville de Corinthe. Une Église se constitue. Pour Paul, être chrétien c'est être né de Dieu, relié au Christ. Ses interlocuteurs objectent en évoquant leur appartenance : *Moi je suis de Paul, moi d'Apollos, moi de Pierre*. Il nous arrive aussi de considérer notre appartenance à telle ou telle Église comme la « preuve » de notre salut et de notre fidélité chrétienne !

Seul le Christ rend libre. Seul le Christ rend libre de toute forme de dépendance. Aussi favorables soient-elles, nos conditions de vie héritées « par nature » de nos structures parentales et sociales sont des prisons si elles ne s'ouvrent pas à l'expérience d'une relation renouvelée avec Dieu en Jésus-Christ par le Saint-Esprit.

La liberté est un don de Dieu. La liberté résulte d'une adhésion à l'œuvre du Christ. Le Christ seul a vécu en homme libre sur la terre, libre des enfermements narcissiques humains. Libre, car relié à son Père de qui il tire son origine. Toute forme d'émancipation de Dieu devient une prison. La prison du Moi. L'homme n'a pas d'autre alternative que celle d'appartenir à Dieu, son origine, sa source et l'horizon de son existence, ou d'être enfermé dans la prison du Moi.

Les Béatitudes sont le manifeste de la liberté. Elles invitent à conduire sa vie dans la perspective d'un détachement des enfermements et accaparements pour se rendre disponible au souffle divin. La liberté des Béatitudes est celle des fils et filles qui mettent entièrement leur vie dans la dépendance du Père. La liberté n'est jamais un acquis. Elle n'est pas un état. Elle est une marche, une progression

nourrie par la prière, la communion fraternelle, le partage eucharistique et le souffle du Saint-Esprit.

Concrètement, vivre dans la liberté du Christ c'est mettre ses compétences, ses choix, ses valeurs entre les mains de Dieu, c'est se joindre à son action, c'est emprunter ses chemins, c'est devenir collaborateur de Dieu, penser comme il pense, se tenir à ses côtés, voir les choses comme il les voit.

Notre liberté s'initialise dans le don de Dieu. Elle est reçue comme un cadeau. Néanmoins elle requiert notre responsabilité. Elle invite chacun à oser regarder en face ses forces et ses faiblesses, à ne pas se mentir à soi-même, à devenir capable de se reconnaître coupable, à renoncer au mensonge qui consiste à croire qu'on n'est pas responsable de ses actes et que c'est l'autre qui est toujours coupable. Nous ne pouvons rencontrer la grâce que si nous avons le courage d'assumer nos fautes.

La liberté nous demande d'assumer les rôles sociaux que Dieu a préparés pour nous : le rôle de père, de mère, de conjoint, de célibataire, de frère et sœur d'une communauté, de partenaire dans la société, etc. Assumer la situation dans laquelle chacun se trouve dira l'apôtre Paul⁶. La liberté c'est faire des choix qui édifient, qui construisent des relations.

La liberté consiste à attendre de Dieu, de Dieu seul, la satisfaction dernière de nos aspirations. L'autre, le voisin, le conjoint, le collègue ne pourra répondre que partiellement et insuffisamment à nos aspirations. Vouloir faire peser sur lui l'attente d'une bonne entente réciproque est souvent trop lourd. Seul Dieu, indépendamment de l'autre, peut combler nos aspirations les plus profondes.

⁶ 1 Corinthiens 7.2

La liberté, c'est faire le bien sans se préoccuper des conséquences qui en découleront. La liberté n'est pas subordonnée à une attente particulière. Elle permet de ne pas répondre au mal par le mal, car sa source est en Dieu. Être libéré, c'est « sortir de chez soi », sortir de son enfermement... pour trouver le chemin qui mène au Père. Avec Lui, tout devient possible.

La liberté consiste à recevoir sa vie des mains de Dieu, à « se recevoir de Dieu ». Nos performances, nos réussites professionnelles, nos richesses, nos multiples valeurs matérielles et sociales ne construisent pas fondamentalement notre existence. Seul le regard de Dieu construit notre identité. L'usage des biens terrestres n'est pas pour autant disqualifié. Cependant ces biens doivent être restitués à leur juste fonction. Ils sont des biens utiles pour le confort de notre existence, mais ils ne pourront jamais combler les besoins fondamentaux de l'être humain.

La liberté vient à nous dans la personne de Jésus. C'est le miracle de la miséricorde divine. La liberté consiste à faire une entière confiance à la dynamique de la Grâce.

Seule l'expérience de la pratique de la présence de Dieu va conduire à la liberté et maintenir sur le chemin de la liberté. La liberté n'est pas un état, une situation acquise. Répétons-le, elle est toujours une dynamique, un chemin, une disposition intérieure à vivre et à rechercher sans cesse.

Dans cette perspective, je ne peux pas m'empêcher de citer Etty Hillesum.

Etty Hillesum (1914-1943) est une jeune femme juive hollandaise morte à l'âge de 29 ans, à Auschwitz. Elle vivait à Amsterdam, soumise à l'oppression toujours plus pesante de la part des nazis. Loin de se décourager, elle a consacré bénévolement ses dernières années de liberté à porter secours à ses coreligionnaires parqués dans des

camps de transit, au nord des Pays-Bas, avant leur départ en Allemagne. Elle a écrit son journal qui contient des lignes particulièrement profondes⁷ :

Toi qui m'as tant enrichie, mon Dieu, permets-moi aussi de donner à pleines mains. Ma vie s'est muée en un dialogue ininterrompu avec Toi, mon Dieu, un long dialogue. Quand je me tiens dans un coin du camp, les pieds plantés dans ta terre, les yeux levés vers ton ciel, j'ai parfois le visage inondé de larmes — unique exutoire de mon émotion intérieure et de ma gratitude. Le soir aussi, lorsque couchée sur mon lit je me recueille en toi, mon Dieu, des larmes de gratitude m'inondent parfois le visage et c'est ma prière.

Le premier mot qui me vient à l'esprit, toujours le même : Dieu, et il contient tout et rend tout le reste inutile.

Je ne me sens sous les griffes de personne, je me sens seulement dans les bras de Dieu.

Etty Hillesum

30'000 ans ou 120 ans ??

Les codes cachés et autres secrets de famille déterminent notre existence et l'enferment dans leurs pièges mortifères. Le Christ est venu afin que ses brebis aient la vie et la vie en abondance. Y a-t-il un processus particulier à mettre en œuvre, un chemin à suivre, une thérapie spécifique à vivre pour expérimenter cette libération ? C'est une question délicate à laquelle certains répondront positivement en proposant une méthode ou une démarche particulière. Ce modeste travail ne peut pas s'étendre à ce domaine.

⁷ Etty Hillesum, *Une vie bouleversée*, éd. Seuil-Points, pp. 141, 146, 159 & 201.

Ce n'est pas le lieu ici de débattre des diverses formes de thérapie proposées. Relation d'aide, prière de délivrance, Analyse Transactionnelle, démarche systémique, etc., sont autant de chemins proposés. Toutes ces formes sont utiles pour autant qu'elles demeurent de simples outils. Si l'une ou l'autre de ces méthodes devient un chemin en soi, un but en soi, un passage considéré comme exclusif et incontournable, il faut alors se questionner sur sa finalité et sa pertinence.

La Bible évoque les héritages familiaux qui peuvent déterminer des dépendances transgénérationnelles. Là encore de nombreux ouvrages spécialisés présentent des développements qui je ne peux pas énumérer dans cette modeste contribution. Je veux néanmoins évoquer le texte qui parle de ces dépendances. Il s'agit d'Exode 34.6-7 :

Le Seigneur passa devant lui, et s'écria: Le Seigneur, le Seigneur, Dieu miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en bonté et en fidélité, qui conserve son amour jusqu'à mille générations, qui pardonne l'iniquité, la rébellion et le péché, mais qui ne tient point le coupable pour innocent, et qui punit l'iniquité des pères sur les enfants et sur les enfants des enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération!

Ce texte est surprenant. On y perçoit immédiatement la disproportion entre les deux cas de figures évoqués. Cette disproportion indique que l'accent n'est pas tant mis sur la question des relations transgénérationnelles que sur l'abondante miséricorde de Dieu. Il faut d'ailleurs noter que dans ce passage, Dieu révèle à Moïse son nom. Moïse, est consterné par l'idolâtrie d'Israël qui s'est façonné un veau d'or. Il craint alors que la colère de Dieu ne détruise le peuple, c'est pourquoi il a besoin de connaître le nom de celui qui va présider aux destinées du peuple. Au nom de qui va-t-il

poursuivre sa marche dans le désert à la tête de ces gens si imprévisibles. Aussi, la révélation que Dieu lui offre est d'une valeur inestimable. Dieu lui révèle son nom : *miséricorde et compassion*. Alors Moïse peut reprendre courage et envisager plus sereinement la poursuite de sa pérégrination dans le désert.

Ce texte nous place devant un choix. Le choix de la foi. Où vais-je placer ma confiance. A quel Dieu je veux souscrire ? Quelle est mon image de Dieu ? Quel Dieu va orienter ma vie, mes choix, mes prières ? Celui de l'inquisition et de la punition ou celui de la surabondance de la miséricorde. En fait ces deux regards ne s'excluent pas, ni ne s'opposent. L'image dominante reste celle de la miséricorde. Image qui sera plus tard concrétisée dans la personne de Jésus, le don de Dieu à l'humanité. Mais cette image ne doit pas occulter la responsabilité humaine qui nous invite à être attentifs à nos choix, nos faits et gestes.

Toute vie est marquée de 30'000 ans de bénédictions et de 120 ans de malédictions. Cette affirmation, totalement étonnante mériterait plus qu'une simple mention ! Comment équilibrer les valeurs réciproques des deux situations ? Il n'y a pas de réponse universelle. Chacun le fera selon sa foi. De la seconde affirmation on pourrait en déduire une pratique inquisitoire sur ses antécédents familiaux. Cette recherche est certainement utile. Ce que l'histoire de Caïn et celle de Joseph nous apprennent confirment qu'il est éclairant d'identifier les dysfonctionnements à l'origine de certains événements. Néanmoins cette forme d'analyse doit être pratiquée avec beaucoup de prudence. D'autant plus que deux prophètes plus tardifs annoncent un renversement de la situation.

En ces jours-là, on ne dira plus : Les pères ont mangé des raisins verts, et les dents des enfants en ont été

agacées. Mais chacun mourra pour sa propre iniquité; tout homme qui mangera des raisins verts, ses dents en seront agacées. (Jérémie 31.29-30)

Qu'avez-vous à répéter ce dicton, sur la terre d'Israël: Les pères ont mangé du raisin vert et les dents des fils ont été agacées? Par ma vie — oracle du Seigneur DIEU — vous ne répéterez plus ce dicton en Israël! Oui! toutes les vies sont à moi; la vie du père comme la vie du fils, toutes deux sont à moi; celui qui pêche, c'est lui qui mourra. (Ezéchiel 18.2-4)

Précédemment, on affirmait la dépendance spirituelle des enfants par rapport à leurs parents. L'attitude des parents pèse de tout son poids de fatalité sur leurs enfants et leurs petits-enfants. Maintenant, disent ces prophètes, on ne pourra plus l'affirmer. La dynamique a changé. Dans la perspective de l'œuvre de Jésus-Christ, chacun peut être libéré de cette dépendance. Chacun est restitué à sa propre responsabilité.

Le chemin de liberté esquissé ci-dessus est offert à tous. Nulle condition préalable n'est requise. Il peut se vivre spontanément, dans la seule dépendance de Dieu en Jésus-Christ. Cependant il est parfois nécessaire de faire appel à un ami, à un conseiller, à un thérapeute pour entrer dans ce chemin. Et là, chacun, selon sa sensibilité, va donner à sa démarche la forme qui lui paraît la plus appropriée pour accéder à la liberté afin de célébrer la joie d'une communion retrouvée avec Dieu, avec les autres et avec soi-même.